

Article du 5 mai 2011

Manzanares, une feria de rêve

Gros coup de blues pour Séville. La pluie a saboté la Semaine Sainte et vendredi les journaux donnent les nouveaux chiffres, catastrophiques, du chômage : près de 30% pour la région. Une enquête apprend aussi, que Séville est la troisième ville la plus sale d'Espagne. Et los toros ? « Jusque-là un désastre » glisse entre deux orages l'ancien éleveur Jaime de Pablo Romero.

Jeudi, saint Victorino Martin priez pour nous. Les Victorinos, bien roulés, sortent en trombe pour bouffer le monde et puis plus rien. Un appétit d'oiseau. Ils coincent sous la pique, mettent ensuite le frein à main. Peu de race. Des attaques mesquines et au compte goutte. A leur mort, silence ou sifflets. El Cid, plutôt bien à la cape, a du mérite devant le dangereux Ecarlata mais lui retire trop vite sa muleta sous le nez. On pense que Padilla devrait être béatifié pour son estocade d'école sur Conducido et Salvador Cortes donne d'honorables naturelles à Heredero, le seul Victorino propre sur lui. Une estocade ratée lui fait perdre l'oreille. On est à deux jours de la « chose ».

Vendredi, 19h15, leçon de tauromachie. Au tableau, El [Juli](#). Cours sur le quite. Avec un quite charmant et superficiel par delantales, Cayetano intervient à la cape sur Manzanilla toro noble et plutôt manso de Garcigrande et premier adversaire d'El Juli. Un quite à un toro d'El Juli ? Houlà ! Pas de ça Lisette. En réponse, El Juli renvoie Cayetano à ses chères études et à son toreo light avec 3 veronicas et une demie veronica, péremptoires, profondes, sans réplique, qui ,elles, s'engouffrent dans le toro. Manzanilla court partout sans se fixer. El juli le happe au centre de la piste et de l'admiration générale dans une faena puissante, engagée, ludique, templée. Il ligote l'envie de fuir de Manzanilla dans de souveraines passes en rond et de magistrales passes de poitrines qui filent de l'orient à l'occident. Le tout au son du pasodoble Churumbelerias qui évoque les « pharaons gitans » du Sacromonte de grenade et leurs sœurs « les brunes sultanes » de l'Albaicin .Grand moment. Une estocade certes un peu en arrière : 2 oreilles. Il en coupe une autre à Confitero qui se défend plus par coups de tête mais attaque bien à gauche. El juli le cite à mi-distance et lui met le grappin dessus. Une autre estocade un peu dans le dos. Sortie par la grande porte du Prince. El Juli : « ce que j'ai vécu, j'en rêve chaque jour quand je me lève. » Les autres ? [Ponce](#) ne se mouille pas. Cayetano est inconsistant. La « chose » s'approche. Personne ne s'en doute.

Mieux ou pire, samedi matin il tombe des seaux d'eau sur Séville. Le désespoir gagne les troupes de k-ways qui pataugent dans les rues. Les plus optimistes planifient un long et très arrosé gueuleton pour oublier l'annulation, presque certaine, de la corrida. Les plus dépressifs cherchent des rapières pour se les planter dans le corazon : rater Morante, Manzanares et Aparicio ? La désolation de la désolation. A 18 heures, miracle. La pluie

s'est arrêtée et Manzanares et le toro Arrojado de Nuñez del cuvillo pensent peut-être déjà l'un à l'autre. La veille de toréer Manzanares, par superstition, ne se coupe jamais les ongles ; juste avant que sorte ses toros, il se tient l'épaule gauche, là où dit-il, se pose les anges gardiens ; il dit aussi qu'avec certains toros il faut « se jeter dans le vide ». Avec Arrojado, il se jette dans une tauromachie splendide, cadencée et bellissime. Les spectateurs se dressent comme électrisés à la fin de chaque série. Chaque passe arrache des cris d'admiration. On s'embrasse dans les gradins. On n'en croit pas ses yeux. Et pourtant si, ils sont témoins de cette « chose » après quoi on court chaque année, depuis des années, depuis toujours : le grand art incomparable du toreo et la commotion qu'il provoque. Arrojado a été un toro bravo, sans plus, sous les deux piques de l'excellent picador « Chocolate ». Il se lance à corps perdu dans chaque sollicitation de Manzanares avec une extrême noblesse. Il est fait de bravoure et de miel. Chaque passe lente, toujours plus lente de Manzanares est comme l'écoulement ralenti du miel. Les aficionados toreristas vont à la corrida avec leur petit coussin sous un bras, leur envie d'illusions sous l'autre. L'illusion du temps comme arrêté, l'utopie de l'éternité dans chaque passe ; l'illusion d'une immensité dans les 2 m, 2 m 50, d'une naturelle bien donnée et qui continue à roder après sa fin. Et Manzanares samedi déverse à profusion ces prodiges avec une élégance jamais affectée et le bon gout enjoué de son classicisme. Il avouera par la suite qu'il était proche d'éclater en larmes en toreant. Des mouchoirs blancs sortent, des dizaines, des centaines. De plus en plus. Ils veulent faire gracier Arrojado non parce qu'il a été exceptionnellement bravissime, ce ne fut pas le cas, mais parce qu'il a permis ce moment. Ils veulent faire gracier ce moment. Le président finit par sortir le mouchoir orange. Arrojado rentre vivant au toril. 2 oreilles symboliques pour Manzanares. Aucun toro adulte n'a été gracié à Séville depuis le début du XXe siècle. Seul Laborioso, un toro novillo du marquis d'Albasserade est, en 1956 pour sa bravoure, sorti vivant de la Maestranza . Tour de piste enflammé pour Manzanares et l'éleveur d'Arrojado. Avec Campanito, son second toro, d'une bravoure moins commode, personne ne descend du nuage. Manzanares reste sur ce fil. Il ne s'est pas émotionnellement vidé. Il allume la même effusion dans les gradins. Il tue Campanito d'une estocade pure et forte. 2 oreilles. Sortie par la grande porte. Les porteurs l'enfourment dans son fourgon de torero. Des aficionados, en manque de processions, l'en ressorte pour le porter à nouveau sur leurs épaules. José Bergamin dans « La solitude sonore du toreo* » après une magique corrida sévillane de la Fête-Dieu avec Manolo Vasquez, Curro Romero et Rafael de Paula : « je rends grâce à tous les dieux et démons de ce monde de m'avoir accordé une vie assez longue pour voir cela. » Nosotros tambien.

Jacques Durand

*José Bergamin : La solitude sonore du toreo ; verdier poche. 2008, traduction Florence Delay.